

LAURENT MAUVIGNIER

**CE QUE J'APPELLE
OUBLI**



LES ÉDITIONS DE MINUIT

CE QUE J'APPELLE OUBLI

DU MÊME AUTEUR



LOIN D'EUX, *roman*, 1999 (“double”, n° 20)
APPRENDRE À FINIR, *roman*, 2000 (“double”, n° 27)
CEUX D'À CÔTÉ, *roman*, 2002
SEULS, *roman*, 2004
LE LIEN, 2005
DANS LA FOULE, *roman*, 2006 (“double”, n° 60)
DES HOMMES, *roman*, 2009 (“double”, n° 73)

LAURENT MAUVIGNIER

CE QUE J'APPELLE
OUBLI



LES ÉDITIONS DE MINUIT

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À CINQUANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES
PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 55 PLUS
SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE H.-C. I À H.-C. VII

© 2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

et ce que le procureur a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu, qu'il est injuste de mourir à cause d'une canette de bière que le type aura gardée assez longtemps entre les mains pour que les vigiles puissent l'accuser de vol et se vanter, après, de l'avoir repéré et choisi parmi les autres, là, qui font leurs courses, le temps pour lui d'essayer – c'est ça, qu'il essaie de courir vers les caisses ou tente un geste pour leur résister, parce qu'il pourrait comprendre alors ce que peuvent les vigiles, ce qu'ils savent, et même en baissant les yeux et en accélérant le pas, s'il décide de chercher le salut en marchant très vite, sans céder à la panique

ni à la fuite, le souffle retenu, les dents serrées, un mouvement, ce qu'il a fait, non pas tenter de nier lorsqu'il les a vus arriver vers lui et qu'ils se sont, je ne dirais pas abattus sur lui, parce qu'ils étaient lents et calmes et qu'ils n'ont pas du tout fondu comme l'auraient fait, disons, des oiseaux de proie, non, pas du tout, au contraire ils se sont arrêtés devant lui et c'était très silencieux, tous, ils étaient plutôt lents et froids quand ils l'ont encerclé et il n'a pas eu un mot pour contester ou nier car, oui, il avait bu une canette et aurait pu les remercier de la lui avoir laissé finir, il n'a pas dit un mot et dans ses yeux il a laissé le jeu ouvert de la peur mais c'est tout, tu comprends, il avait juste envie d'une bière, tu sais ce que c'est l'envie d'une bière, il voulait rafraîchir sa gorge et enlever ce goût de poussière qu'elle avait et qui ne le lâchait pas, va savoir, un jour comme aujourd'hui, un après-midi où la lumière était blanche

comme une lame de couteau brillant sous un néon dans une cuisine – il s’est souvenu du papier peint avec les cerises rouges et de comment elles éclataient dans la nuit, à cette fenêtre blanche et au néon si blanc et vibrant lui aussi, quand il rentrait chez lui à sept heures du matin après avoir baisé sur les bords de la Loire, sous le regard de ces vicelards qui demandaient le droit de venir planter leur queue entre elle et lui – il s’est souvenu de ça et de comment il en a bien profité quand même avant d’être mort, oui, c’est vrai, malgré ce que d’autres te raconteront, malgré ce que tu penseras aussi et que ta femme te répétera parce qu’elle croit tout savoir, elle, et les autres aussi croient tout savoir, tout comprendre, ils diront que ça devait arriver mais ça ne devait pas arriver et lui, avant d’être mort (je te le dis à toi parce que tu es son frère et que je voudrais te reconforter comme lui aurait voulu le faire de temps en temps, te dire que

la vie n'a pas été pingre avec lui, crois-moi, rassure-toi de ça), il n'avait pas encore eu l'idée d'aller dans le supermarché, et avant d'entrer il était resté presque une heure dans le centre commercial, déjà tout ce bordel pour arriver jusque-là, les passages piétons jaunes et les numéros d'entrée, c'est ça, voilà, il arrive par là où il y a un faux mur végétal et une pelouse synthétique, des panneaux indicateurs comme dans une ville couverte, avec ses carrefours et ses rues, mais il ne croise pas beaucoup de monde, quelques gars attendant leur copine devant l'entrée des magasins ou assis près des bacs de plantes vertes, ils ont des sacs entre les mains et lui reste à regarder le manège et ce cheval en plastique avec des yeux bleus, un type qui photographie avec son téléphone un gamin dans une des voitures du manège, et puis il avance, il marche, c'est tout, il ne sait pas s'il a soif mais il va là-bas, ça il le sait, dans la galerie les gens viennent

entre amis ou en famille et un chewing-gum éclate dans la bouche d'une blonde décolorée et frisottée, juste avant la rangée des caisses où on entend les bips des articles sous la douchette des caissières, et il va sur la droite, vers l'entrée, et bientôt dans le magasin il marche dans les rayons en se laissant porter par le son métallique des chansons à la radio et les couleurs criardes des promos, il laisse flotter ses pas et ses pensées dans les allées où il regarde les carrelages blancs, les marques de roues des chariots, les traces de pas, les carreaux cassés et ceux qu'on a changés et qui sont plus clairs, il marche avec les mouvements et les écarts qu'il faut pour éviter les Caddie et les gens – mais je ne sais pas s'il va tout de suite vers les bières, je ne crois pas, il tombe dessus presque par hasard, très vite, à droite dans l'entrée du magasin et non pas au fond à gauche comme il croit s'en souvenir, il se retrouve face aux canettes sans

même l'avoir vraiment choisi, les bières qu'il prend sont en bas du rayon, les moins chères, qu'il prend par réflexe parce qu'il n'a jamais l'argent pour les payer, il a voulu une canette et ne sait pas pourquoi il l'a ouverte et bue, sans bouger, sans avancer, sans se cacher non plus et avec l'idée de voler d'autres canettes, pour boire dehors, car, par moments, c'est vrai, il a tellement soif, il faut qu'il boive beaucoup, mais là ça ne dure pas longtemps et ils arrivent très vite, de chaque côté de l'allée, deux par deux, et quand ils lui saisissent le bras pour l'entraîner avec eux, il n'a pas de mots assez adroits pour les amadouer, non, il n'essaie même pas, il les entend répéter qu'il doit les suivre sans faire d'histoire, ne fais pas d'histoire ils lui disent, surtout celui avec ses cheveux couleur de paille, et tout de suite ils le tutoient comme lui aurait fait s'il avait parlé à chacun d'entre eux, en oubliant le costume mal taillé et la boule

à zéro du plus jeune des quatre, que celui-ci doit raser tous les jours pour se donner l'air mauvais ou crédible, ou les cheveux très noirs du troisième qui tiennent droit sur le crâne avec le gel qui brille, et c'est celui-là qui parle en lui souriant presque, les quatre se sont approchés sans rien dire d'autre, un seul parle et c'est un autre qui met sa main sur son épaule, il est un peu rond et porte une barbe très fine, un trait qui court le long de la mâchoire, alors lui, il fait un mouvement pour retirer son épaule, mais un autre prend son bras, les doigts très écartés, fermement, il sent l'anneau froid et lisse sur son bras nu, un déodorant ou une eau de toilette qu'il connaît et lui rappelle une odeur de poivre, mais il ne dit rien, il ne fait pas d'histoire, d'accord, il ne fait pas d'histoire parce qu'il n'a pas de mots pour les vigiles ni pour personne, non, aucun, pas même pour se satisfaire d'avoir étanché sa soif ni pour se défendre de ces

mecs à peine plus vieux que lui à qui il aurait pu dire, vous avez le même âge que moi, toi tu es plus jeune encore, et toi, dis, toi ? tu ne connais pas la soif ni d'avoir les poches comme cousues, quand il n'y a pas moyen d'y passer un doigt pour y trouver au fond une pièce, un billet, même de cinq, plié en quatre, délavé, froissé, non ? rien ? et il n'a pas essayé de les convaincre, de leur dire que dans une autre vie ils auraient pu aller à l'école ensemble ou être copains et soutenir la même équipe de foot, ou même, tiens, ça, lui aussi pourrait travailler avec eux et être vigile, il sait ce que c'est les boulots qu'on peut faire pour vivre, il ne juge pas, il se fout de ce métier-là comme d'un autre et aurait aussi bien pu le faire et être l'un des leurs, pourquoi pas ? c'est possible, imagine ça, ils sont voisins et se croisent tous les jours sur le palier de l'immeuble des Bleuets, ils vont dans les mêmes bars entendre les mêmes musi-